



Thierry Raboud

La maison souveraine

Pas un jouet non non non, je la gronde un peu, elle repose incrédule la vieille pive qui dresse ses écailles en séchant devant le cuir tavelé des dictionnaires. Dans l'ombre balsamique des mélèzes, là-haut, il fallait en ramasser par paniers, pour trois sous et les feux de l'hiver. Alors celle-ci, ma pive réminiscente, ramassée sur la tombe après que la forêt en une nuit n'a plus été qu'un pré voué aux golfeurs et bâtisseurs, après l'âtre vidé de ses dernières cendres, après les bibliothèques déversées par les fenêtres, alors celle-ci pas un jouet, ma fille, non non non.

Rêche légèreté que je saisis à mon tour. Un hérissément, une spirale en dessiccation. Des ombres révolues semblent dormir dans ses entrailles graineuses. Je serre, craquètement, odeurs de bois mort et d'aiguilles roussies, senteurs racornies du temps qui se déplie jusqu'à recouvrir la surface du souvenir, l'aire de famille aux belles altitudes.

Je n'ai cessé d'y remonter, de me faire descendant. D'hériter d'un nous, de ce que ces murs, là-haut, solides du bel orgueil de n'être que chalet à l'adret clinquant des Alpes, ont contenu de légendes vécues et d'histoires transmises. C'était chez grand-mère. La Mère, comme on l'appelait entre nous avec dans la voix ces majuscules de tendre ironie. Ironie qui n'est plus qu'affection tandis que je la devine dévaler très pesamment deux volées de marches depuis son bureau, vigie où toujours elle patoise dans l'incomplétude des lexiques, dans le

chuintement bavard de la radio alémanique et le grignotement des écureuils régalez de noisettes rances. Là, derrière ses fenêtres hachurées de branchages, elle me voit arriver sur le sentier d'ardoise puis sonner – tintinnablement solennel, huit notes – long silence – désescalade – et la voilà en bas, silhouette chancelant dans le couloir. La porte de l'arche, enfin, s'ouvre.

Combattion. Sur la façade aux yeux refermés, peint d'un noir convaincu, ce mot jamais compris qui pourtant, intimement, me résume tout. Drôle de nom, l'onomastique résiste. En désespoir, j'interroge aujourd'hui la toile qui n'oublie rien, « environ 1120 résultats » et soudain il jaillit sur mon écran, démultiplié en indécentes évidences : notre chalet aux volets rouges jadis à vendre pour quelques millions incongrus. La postérité numérique le situe entre le *Putting*, le *Tee 3* et le *Green 3* ; sur ce plateau d'argent, au royaume du swing bling, l'humble palais dérange. Mais son nom prolonge pour moi le combat.

Combattion, un lieu-dit, *petite combe* que surplombe la bâtisse sur laquelle il avait fait ajouter un second T pour la juste prononciation, lui, le président de la Commission cantonale de nomenclature. Autrement dit Le Père, savant zurichois tuberculeux qui y habitait, venu chercher ici l'air pur, les roses claires et la langue d'hier. « Homme d'érudition et de mérite » à qui rendit visite un jour le reporter de la *Feuille d'Avis du Valais*. « Nous parlâmes philologie romane en dégustant nos petits cafés », écrirait-il avant de quitter sur cette phrase le fameux dialectologue qui, quatre enfants plus tard, deviendrait mon grand-père : « C'est un honnête homme de ce temps, n'en doutez pas. Mais si le roman-photo, la bande dessinée ou le yé-yé suffisent à votre ravissement, n'insistez pas pour le rencontrer. »

Je n'insiste plus, ravi par ce qui demeure sous ce toit chevauché de montagnes : le témoignage d'une existence emboîtée dans une autre, ce faux rustique qui dissimule Beethoven sous les bancs, des salles de bains dans les armoires, des incunables au réduit. En déploiements intérieurs, l'espace se multiplie au gré des accroissements du précieux Fichier, butin de fragiles locutions. « Les dimanches et les vacances servaient à la chasse aux mots et aux objets concernés par les articles en travail, aux contacts et fêtes avec les patoisants. Combien de chars et charrettes, de charrues, cheminées et crémaillères, le long de nos

chemins, combien de patoisants, de pères capucins et d'auteurs vaudois, fribourgeois et jurassiens à notre table! », se souvient La Mère, qui s'y tient toujours au bout, devant l'argenterie dépareillée et le rond de serviette gravé à son nom, face au buffet gorgé de diluviennes liqueurs, prunes d'avant-guerre, amers valdôtains et Grand Marnier à siroter pendant l'éternité du Jass, tu m'en ressers un doigt couché.

Avant cela d'autres griseries, polentas nappées de saucisse et de fontine, lards luisants couchés sur du pain de seigle mouillé de miel, puis encore cette proverbiale dinde du réveillon visitée par un écureuil dont ne dépassait plus que la queue. Savoureux émerveillements transités par un passe-plat relié à la cuisine où, voûtée, coudes posés sur le vaste inox, La Mère y régente les petits-enfants venus mettre la main à la pâte, brigade soumise aux faramineuses exigences du palais, suspendue entre désapprobation silencieuse et adoubement. Cuire une croûte au fromage est un art supérieur.

Ici, on sait ou on apprend. Ainsi partout des livres, dans les modestes pièces d'enfant progressivement annexées par la dévorante bibliothèque. Parfois s'y risque encore un sommier rebondi ou une vaine table de sapin, domesticité vite anéantie par les infinies reptations du papier, l'accroissement perpétuel des revues où aucun numéro ne manque. Saisir un ouvrage, risquer l'écroulement : les folios, soudés les uns aux autres dans un serrement bientôt proche de la calcification, font une épaisse croûte de verbe, une ossature d'encre adossée aux madriers ; concrétion de papier et de mélèze bientôt substituée aux murs porteurs.

En sous-sol, une pièce de métal est enfoncée dans l'épiderme des reliures pour tenir le fil d'une lampe de chevet. Il faut, pour y passer la nuit, se faire marque-page. Se glisser par son extrémité dans un lit bordé en ses trois autres côtés d'étagères dangereusement débordantes et n'en plus bouger jusqu'au très petit matin, quand une voix impatiente vient tonitruer que le petit-déjeuner est servi depuis longtemps, que le ciel est grand et beau, que la poudre entre les arolles mérite d'être skiée sans délai malgré l'aube et notre paresse. Alors se délivrer, remonter, attiré par l'électuaire de genièvre et le plateau de charcuterie.

L'été, c'est différent. Dehors, parures de vison et boyaux de glace font place au courage des perce-neige, à la prolifération silencieuse

des *caddies*. Devant la baie vitrée, en lisière du *fairway*, le défilé des golfeurs venus après leur balle désorientée entre *tee* et *green*, rebondie sur le fût d'un arbre, piteusement échouée dans le jardin de La Mère. Subreptice, elle les cueille alors pour jouer l'innocente lorsque le swingueur maladroit se résout, désespéré, à venir sonner, vous n'avez pas vu ma balle non désolé. Dans nos mains les fruits secs et blancs de leur orgueil, moisson moins rentable que celle des pives, mais riante.

Après quoi il faut travailler, aider à la tâche perpétuelle. Monter l'escalier en volte-face tapissé de littérature française et romanistique, enfin entrer au royaume des Fiches. Jusqu'au plafond, des boîtes de carton où se serrent de fins feuillets par milliers. Sur ces paperolles légères jusqu'au translucide, les tremblements de l'oralité sont inscrits dans un sévère entrelacs de signes phonétiques, de hiéroglyphiques écritures pâlies. L'agonie des patois y accède à son stade ultime, la fixation documentaire. Mis au défi de l'indéchiffrable, mon regard d'adolescent s'écarquille mais la sténo résiste, rébus cunéiforme que j'échoue toujours à résoudre. Alors j'interromps La Mère, mon énigme à la main, craignant de la décevoir. Puis peu à peu l'œil et l'esprit s'aiguisent au tranchant typographique des accents. Je déchiffre et transcris les lambeaux de la *dzinta inga di Nindéy*, la jolie langue des Nendards.

D'une saison à l'autre, je grandis. Le monde peu à peu se translate dans le Fichier où il dormira inoublié. Cérémonieux, je pique chaque mot comme un insecte mort sur la grande toile du réel : il faut lire *âpyo* pour livèche, puis classer ces fragments d'univers dans les infinies arborescences thématiques, faune, flore, météorologie, bisses gonflés d'orage, ciels de vouivres, secrets pour la tonte des agneaux. Surgissent ces incantations où bruisse la rumeur ancienne d'un peuple éteint, *i coucoudi can a aouïintsaplaè barnéy, èy inlijon è din, tsante pa mé*, qu'elle me lit et me traduit, *depuis que le coucou a entendu battre les faux, il a les dents agacées et ne chante plus.*

Aux derniers temps, avant que ne batte la faux, j'explore. Je devance le souvenir qui presse dans mon dos, je prélude à la mémoire. À la proue du bâtiment qui s'échoue, encore ce dédale, amorce de labyrinthe où les coudes frottent les rayonnages cintrés, post-scriptum de sapin venu éponger l'irréparable expansion des glossaires, augmenter en palimpseste l'horizon intérieur. Dans ce détroit de poussière

j'entre de biais. Le bois sent comme le creux d'une guitare. Je cherche les reliures cironnées, les *marginalia* aux encres volutées, les papiers séculaires.

Ce qu'il faudra sauver.

Dernière estive, la benne est là, et les cousins. Nous empoignons, jetons. De main à main nous effondrons la cathédrale. Les livres lancés s'ouvrent ainsi que des oiseaux graves, ébahis. Une densité s'éparpille. Nous héritons à vide, la mélancolie gesticule devant la nuit. Je me dépends, voudrais tout garder, et mes larmes de papier.

Seuls me demeurent, désalpés, quelques poètes aux vers scellés puis ces hauts dictionnaires. Devant le vieux *Littré* de La Mère devenu mien, je repose la pive avant de saisir le tome deuxième, de l'ouvrir à l'article Famille. Les pages s'ébrouent, une forêt se relève. Sous la pulpe du doigt, les mots sont empreinte. « Famille se dit quand on considère l'ensemble des individus de même sang qui vivent les uns à côté des autres : la famille royale, impériale. Maison se dit quand on considère la famille en sa succession dans le temps et en sa transmission : les maisons souveraines. »

Toujours nous y habiterons.

REPÈRES

Né en 1987 à Martigny, **Thierry Raboud** est établi à Vevey. Journaliste culturel au quotidien *La Liberté*, il est membre du jury du Prix fédéral de littérature et du comité éditorial des Œuvres complètes de Charles-Albert Cingria. Il a une formation de musicien et musicologue. Son recueil de poèmes *Crever l'écran* (Empreintes, 2019) a obtenu le Prix Pierrette Micheloud 2019. Avec le photographe William Gammuto, il a publié un recueil en forme de documentaire poétique, intitulé *[dehors]* (Favre, 2020).